

ment dans le dédale d'une désorganisation qu'il ne peut nier lui-même à moins qu'il ne se crée un système illusoire par la logique du panthéisme, il devra renoncer dans la sphère des idées à la contemplation de cet ordre merveilleux, dont les beautés de la nature et l'organisme magnifique de l'univers sont une image resplendissante.

II.

Herbart n'a écrit aucun traité de *Logique*. C'est que sa manière de voir à ce sujet n'avait rien de particulier, si ce n'est le mérite de rendre à la science de la pensée le caractère essentiellement formel que les prétentions métaphysiques du hégélianisme avaient essayé de lui ravir. Depuis Aristote jusqu'à Kant on n'avait pas dérogé à l'habitude, scientifiquement justifiée, de regarder comme objet de la dialectique, non la vérité intrinsèque des idées, mais seulement la netteté de leur déduction, la rigueur de leur enchaînement extérieur. A part quelques principes psychologiques sur les facultés et les lois de l'entendement humain, la logique en tant que théorie de l'art de penser, était considérée avec raison comme une science à laquelle le fond même des syllogismes, la justesse de la majeure sont complètement indifférents. Le logicien est semblable au légiste qui revoit les actes d'un procès jugé et qui est satisfait si aucun vice de forme ne s'est introduit dans les débats. Mais, au XIX^e siècle, pendant que la France restait fidèle à cette bonne tradition philosophique, l'orgueilleuse Allemagne, mêlant la logique et l'ontologie, décréta que, confondues désormais, ces deux sciences domineraient dans le royaume de la spéculation transcendente. C'est par la pure logique, disait-on, et par elle